



**Discours de présentation du prix Marcel-Aymé 2023 décerné à
Jacky SCHWARTZMANN, pour *Shit !* (Seuil, 2023),
par André-Noël Boichat, président du jury :**



« Madame la Présidente du Conseil régional,
Madame la Présidente de l'ALAC,
Mesdames, Messieurs,

Votre verve et votre entrain, Jacky Schwartzmann, nous ont conduits à couronner votre très bon roman policier, bien construit, bien rythmé, dans une langue proche de la langue orale, mais soignée, jouant sur tous les registres, incluant les termes argotiques, le verlan, les emprunts aux langues venues d'ailleurs, les jurons de collégiens et les injures automatiques des personnages de voyous (et pas seulement de voyous, d'ailleurs...), bref une truculence qui donne un vrai plaisir de lecture.

Tout se passe à Planoise, un quartier de la ville que les Bisontins connaissent bien, et dont les noms des rues et des places leur sont familiers. Le livre reconstitue, avec ses problèmes quotidiens, toute une vie de quartier en grande partie plombée par le trafic de drogue. Celui-ci rend difficile la vie des habitants, y compris celle du conseiller principal d'éducation, le CPE, qui expérimente les « baffes » que distribuent les dealers aux habitants récalcitrants afin de les mettre au pas. Ce CPE, qui a élu domicile sur place, est celui du collège Voltaire. Mais ces conditions de vie sont décrites avec un humour tel que le lecteur ne ressent pas du tout l'atmosphère du quartier comme pénible : la drôlerie l'emporte sur le drame.

Le mécanisme de l'argent est bien montré. Les sommes très importantes générées par le trafic structurent toute une économie souterraine dont vivent de nombreuses familles. Il y a d'abord la part personnelle des trafiquants, puis ce qui est attribué à chacun des membres du réseau et aux autres. Et puis le blanchiment d'une partie des fonds dans une affaire « honnête », en l'occurrence un restaurant, y est décrit dans sa complexité (double comptabilité, achats de denrées inutiles afin de justifier le chiffre d'affaires..., ce qui générera un nouveau trafic...), bref, ce que le milieu connaît sous le nom évocateur de *lessiveuse*.

L'engrenage qui sous-tend ce mécanisme est lui aussi décrit : le CPE, qui devient le dealer en chef du trafic local, secondé par sa voisine, une mère de famille maghrébine irréprochable, commence par un « petit paquet » destiné à aider quelques familles pour financer le voyage scolaire de leur enfant, puis continue à se développer de plus en plus, et encore plus, les bonnes causes se multipliant, avec un système qui se complexifie, y compris dans l'approvisionnement en shit, où le CPE est très inventif pour le transport de la drogue. Et on va jusqu'au meurtre. Mais ce meurtre est rendu acceptable parce qu'il relève en quelque sorte de la légitime défense et parce que les deux rivaux abattus sont odieux et que le livre amène le lecteur à penser : « Bon débarras » !

Enfin et surtout, l'inversion est une figure organisatrice du roman. Nous ne citerons que quelques exemples. D'abord, l'organisateur du trafic est le conseiller principal d'éducation du collège. Certes, il n'entre pas dans cette « carrière » par perversion morale : il y est amené par hasard et dans un but louable. Seulement, il est chargé par sa profession de la discipline et des « bons comportements » des élèves. C'est la même figure d'inversion qui préside aux titres de chacune des parties, en langage purement scolaire, celui qu'on trouve sur les bulletins de notes (« Peut mieux faire » par exemple), ainsi chacune des étapes de l'augmentation du trafic est-elle désignée. Et puis ce trafic est montré comme bien plus bénéfique pour la population que l'économie de la société. Il pallie même ses insuffisances. Et on en arrive même, dans la dernière partie, à l'incarcération du commissaire, brave homme totalement innocent, tandis que le dealer en chef continue à prospérer.

Ainsi se pose la question cruciale des valeurs. Le lecteur suit avec amusement les aventures du CPE, les mésaventures du commissaire, comme si cela était sans importance réelle, comme si tout se valait et qu'une économie fondée sur la drogue valait bien un autre système économique. Il oublie à peu près complètement,



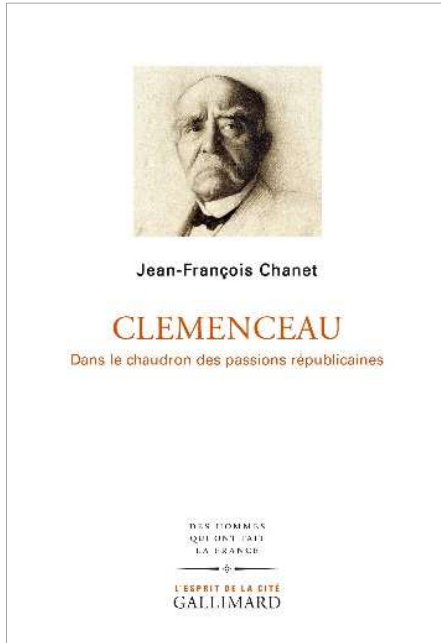
dans sa lecture, que ces trafics corrompent la vie des quartiers et rendent la vie pénible aux populations qui y vivent. Et c'est bien le problème d'une société où une partie de la population adopte la morale du tout se vaut et des vérités alternatives – c'est-à-dire que l'affirmation que la terre est plate n'est pas fausse, mais relève d'une « vérité différente ». « Le laid est beau, le beau est laid », écrivait Shakespeare, et l'on peut décliner la formule de toutes sortes de manières : le vrai est faux, le faux est vrai, le bon est mauvais, le mauvais est bon, la morale est immorale, etc.

Le roman prend alors une dimension sociologique et, sur le mode humoristique, nous invite à une réflexion sur les valeurs que véhicule notre société, sur les insuffisances d'un système où l'on ne peut que recourir au trafic de drogue pour y remédier...

Et cela nous a beaucoup intéressés. »



**Discours de présentation du prix Lucien-Febvre 2023 décerné à
Jean-François CHANET, pour *Clemenceau. Dans le chaudron des passions républicaines*
(Gallimard, 2021)
par Aurélie Carré, présidente du jury :**



« Madame la Présidente du Conseil régional,
Mesdames, Messieurs,
Chers amis lecteurs,

Porté par une plume vive et élégante, cet essai a séduit les lecteurs de l'ALAC par son équilibre exigeant entre le fond et la forme, qui renouvelle avec brio l'exercice épique de la biographie historique. Car nous tenons là en main un bijou de précision qui, derrière son apparente simplicité, cristallise un travail considérable de recherche, d'écriture et de pédagogie communicative. En moins de 150 pages, ce qui constitue en soi un défi et un remarquable exercice de synthèse, M. Chanet a composé un véritable travail d'orfèvre, savamment ciselé, auquel chacun d'entre nous s'est montré sensible et enthousiaste.

Une sensibilité qui n'est peut-être pas étonnante, tout compte fait, dans une région familière de la beauté des microtechniques et où l'« on pratique son art avec une modestie supérieure » [pour paraphraser la devise de La Francoise de rue].

Précisons tout d'abord que cette bouillonnante plongée dans le *chaudron des passions républicaines* a été mitonnée sous l'égide de la maison Gallimard, pour sa collection nommée « L'esprit de la cité », dont la ligne éditoriale éclaire certains partis pris qui contribuent à la valeur et à l'intérêt particulier de cet ouvrage. Il s'agit en effet d'une collection qui s'adresse largement aux

passionnés de sciences humaines et vise à leur donner accès à des travaux de synthèse nourris aux meilleures sources historiques. Au travers de portraits de personnalités, elle s'attache notamment à mesurer le rôle que peuvent exercer des individus sur les infléchissements de l'histoire.

C'est ainsi que Georges Clemenceau figure au panthéon contemporain des « Hommes qui ont fait la France » identifiés par la collection, aux côtés de Charles de Gaulle, sur lequel la conclusion de l'ouvrage revient en miroir. Jean-François Chanet nous invite au fil des pages à revisiter la carrière de celui qu'il rebaptise le « Tigre aux mille vies ».

Dès son entrée en matière, M. Chanet donne le ton : avec une originalité non dénuée d'humour, l'historien convoque ethnologie et éthologie pour une étude de « l'animal Clemenceau » en son milieu. Il met le doigt sur la construction d'une mythologie personnelle qui suivra l'homme tout au long de sa vie : du chef de guerre oriental jusqu'au tigre décrit par Émile Buré en 1906 – quand le ministre de l'Intérieur se jette sur un préfet pour le mettre à la porte –, l'énergie farouche de Clemenceau devient une signature qui en ferait presque oublier le grand amateur d'arts, de philosophie et de politique qu'il était.

Bête de scène infatigable, la vie politique du Tigre s'apparente à un roman. Tombeur de gouvernements à l'Assemblée, adversaire de Jules Ferry sur la colonisation, chef de guerre qui impose la prédominance du pouvoir politique aux militaires puisque « la guerre est une chose trop grave pour la confier à des militaires », il n'hésite pas à aller sur le terrain, visiter les poilus dans les tranchées, s'adresser à tous les Français.

Mais s'il n'élude pas la dimension romanesque de son sujet, notre lauréat réussit le tour de force de garder le cap de la rigueur historique et documentaire : avec concision et prise de distance, il sait retracer en quelques lignes les enjeux et conflits de l'époque, pour mieux explorer les traces laissées par Clemenceau dans la mémoire collective et saisir les raisons de sa persistance dans l'esprit de notre temps.

Cette biographie nous rappelle la richesse et la complexité de l'animal politique qu'on ne saurait réduire aux étiquettes qu'il a successivement endossées au fil de sa carrière. Homme de plume, de tribune et d'action à la longévité exceptionnelle, il demeure sujet à interprétations multiples et contradictoires. Ainsi, l'essai revient sur plusieurs épisodes déterminants de la carrière de Clemenceau, orateur jouant du verbe avec force, voire férocité, acteur à n'en pas douter de sa propre légende.



Tantôt témoin privilégié, tantôt acteur de premier plan des tribulations nationales, le « Tigre aux mille vies » traverse la période troublée du Second Empire jusqu'à l'entre-deux-guerres. Depuis son entrée en politique dans le contexte de la guerre franco-prussienne, il exprime puissamment sa voix, que ce soit dans ses articles de *La Justice* puis de *L'Aurore* au temps de l'affaire Dreyfus et de *L'Homme enchaîné* pendant la Première Guerre mondiale, ou que ce soit à la tribune de la Chambre puis du Sénat. Tour à tour considéré comme dreyfusard acharné, « premier des flics » de France, « briseur de grèves », « Père la Victoire », « Kalmouk énervé » ou plus noblement « Tigre », « le Vieux » collectionne les printemps... et les revirements pragmatiques. D'abord haï par la droite pour son anticléricalisme, puis par la gauche pour son sens de l'ordre et sa lutte contre le pacifisme, il trace sa voie avec autorité vers un cap inchangé : le triomphe d'une conception exigeante de la République.

Tribun, chef de guerre, radical convaincu, figure de l'ordre autoritaire..., différentes facettes de cette personnalité nous sont dépeintes, sans en omettre les aspérités ni les parts d'ombre. Ce tableau nuancé sert à mettre en lumière les permanences idéologiques qui ont fondé son action politique. Car l'un des apports majeurs de cet essai est de souligner la cohérence d'un Clemenceau, souvent impulsif donc parfois brouillon d'apparence, mais dont les évolutions n'ont en réalité rien eu de brutal. L'ouvrage se concentre sur le cheminement politique pour imposer la République et ses valeurs d'universalité. Il parvient à éviter les écueils de la schématisation à outrance, comme les dérives de l'érudition en recherche d'exhaustivité.

Il nous dresse le portrait, jusqu'à sa retraite itinérante et littéraire, d'un dirigeant conjuguant des convictions d'homme de gauche avec une politique de fer, d'un esprit épris de justice et de liberté, mû par une conscience aiguë de l'idéal républicain. Un idéal indivisible justifiant au besoin l'impitoyable répression du désordre, dans le contexte d'une politique nationale prise en tenailles entre l'essor du nationalisme et d'une gauche révolutionnaire d'une part, et d'une politique étrangère hautement inflammable d'autre part, présentée (et c'est à saluer) sans manichéisme, avec un Clemenceau négociateur du traité de Versailles, autant préoccupé d'apaisement avec l'Allemagne que d'entretien de la flamme du souvenir de l'Alsace et de la Lorraine perdues.

En toile de fond, le livre évoque le radicalisme de Clemenceau et ses inflexions. Ce dernier reste, sa vie durant, un républicain fidèle à une conception laïque du politique comme de l'éducation, comme on le voit lors de la discussion du projet de loi sur la séparation des Églises et de l'État. Patriote mais résolument anticolonialiste, ouvert à la réforme sociale mais fermé au collectivisme, il est pétri de philosophie individualiste et incarne une certaine famille de gauche, la gauche républicaine, qui se heurte inévitablement au mouvement socialiste quand celui-ci prend son envol. De ce fait, son histoire éclaire la faille durable qui se creuse dans la gauche française après 1905-1906.

Cet essai se conclut par un parallèle entre Clemenceau et Charles de Gaulle, chacun des deux grands hommes d'État fermant un cycle de l'histoire de France. Jean-François Chanet nous rappelle l'idée d'Ernest Lavisse selon laquelle la République a réussi à substituer l'unité par la nation à l'unité par la monarchie. Mais la mise en abîme ne s'arrête pas là puisque, si l'on se penche attentivement au-dessus de ce *chaudron*, on y perçoit la passion républicaine de son propre auteur, qui n'hésite pas à puiser dans la littérature (Chateaubriand, Simenon, Proust...) pour donner vie à un récit inspiré et inspirant, qui, nous en sommes convaincus, fera de nombreux émules. »



**Discours de remerciement de Jean-François CHANET,
lauréat du prix Lucien-Febvre :**

« Madame la présidente du Conseil régional,
Madame la présidente de l'Association du livre et des auteurs comtois,
Mesdames et Messieurs, chères et chers collègues, chères amies, chers amis,

Professeurs d'histoire, d'histoire et de géographie ou d'« histoire-géographie », a-t-on l'étrange habitude de dire, comme s'il s'agissait des deux branches d'une même science humaine et sociale, nous sommes toutes et tous des héritiers de Lucien Febvre, qui tenait ces disciplines pour sœurs et toutes deux pour essentielles à la formation des jeunes citoyennes et citoyens français. C'est dire combien je me sens honoré de recevoir ce prix et ému de le recevoir ici, de vous, Madame la présidente, à qui m'attachent tant de souvenirs d'efforts partagés au service de la jeunesse de la région Bourgogne-Franche-Comté.

À l'âge où me voici arrivé, le compagnonnage sur les pas de Lucien Febvre est déjà long. Il a été jalonné de lectures, de rencontres et de temps forts dont chacune, chacun a contribué à faire de moi l'historien que l'Association du livre et des auteurs comtois a bien voulu distinguer cette année. On pourrait dire sans exagération qu'il a commencé dès mon entrée à l'École normale supérieure en 1982, non pas parce que Lucien Febvre était un de nos illustres anciens, de la promotion 1899, mais parce que, reçu dans la spécialité lettres modernes, j'y ai été orienté vers l'histoire par un géographe, Marcel Roncayolo, alors directeur adjoint et président du jury du concours d'entrée, et auteur, par la suite, d'un article toujours précieux des *Annales* sur la complémentarité entre les deux disciplines¹.

Vingt ans après, en 2002, paraissait ma préface à un numéro des *Cahiers Jaurès* consacré à « Lucien Febvre et l'*Encyclopédie française* », cette vaste entreprise à laquelle, au moment où lui-même était nommé professeur au Collège de France, Lucien Febvre eut l'ambition d'associer les instituteurs, pour les inclure dans ce qu'il appelait en 1935 « une communauté de travail et d'intérêt intellectuel² ».

Dix années encore et l'édition par Jean Lecuir de conférences inédites de Lucien Febvre sur le syndicalisme dans la revue *Le Mouvement social*, que je dirigeais alors, m'a donné l'occasion de rencontrer son fils Henri et sa petite-fille Jacqueline et de me rendre dans son appartement de la rue du Val-de-Grâce, où, de son bureau, quand il s'arrêtait un instant dans la lecture ou l'écriture, il avait devant lui le dôme de l'église Notre-Dame. Or ces conférences, il les avait conçues au temps où, jeune professeur, il était membre de la section du parti socialiste de Besançon, qu'il représentait à l'université populaire, et contribuait anonymement au *Socialiste comtois*³.

À Besançon même, enfin, il m'a été donné de participer en 2017 à l'inauguration du Centre Lucien-Febvre, nouvelle dénomination du laboratoire des sciences historiques de l'université de Franche-Comté, quelques jours après celle de la Maison des sciences de l'homme et de l'environnement Claude-Nicolas Ledoux. Ce fut l'occasion d'évoquer les combats de Lucien Febvre pour l'enseignement de l'histoire⁴.

Il n'est pas besoin d'insister sur la nécessité de poursuivre aujourd'hui ces combats. À plusieurs reprises, et en particulier au moment de quitter le rectorat voisin – comme Jacky Schwartzmann, je pourrais dire de mon *Clemenceau* que la remise de ce prix est l'occasion de le ramener à la maison, puisque, pour l'essentiel, il a été écrit à moins de cent mètres de la salle qui nous accueille –, il m'est arrivé de citer un passage de l'admirable texte où Lucien Febvre présentait à Rio de Janeiro, le 20 juillet 1949, le livre que son ami Marc

1. Marcel RONCAYOLO, « Histoire et géographie : les fondements d'une complémentarité », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1427-1434.

https://www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1989_num_44_6_283662

2. Jean-François CHANET, « L'idée encyclopédique et son sens dans une société démocratique », préface au dossier « Lucien Febvre et l'*Encyclopédie française* », *Cahiers Jaurès*, 2002/1-2, n° 163-164, p. 5-9.

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-jaures-2002-1-page-5.htm>

3. Lucien FEBVRE, « Quatre leçons sur le syndicalisme français (août-septembre 1919 et été 1920) », *Le Mouvement social*, 2012/1, n° 238, p. 17-51, précédées de Jean LECUIR, « L'originalité du syndicalisme français selon Lucien Febvre (1919-1920) », p. 3-15. Voir aussi Joseph PINARD, *Lucien Febvre, militant socialiste à Besançon, 1907-1912*, Besançon, Cêtre, 2011.

4. Jean-François CHANET, « Les combats de Lucien Febvre pour l'enseignement de l'histoire », in Marie Barral-Baron et Philippe Joutard (dir.), *Lucien Febvre face à l'Histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019, p. 21-33.



Bloch, fusillé par les nazis le 16 juin 1944, avait laissé inachevé et qu'il venait de publier sous le titre *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*. L'histoire, écrivait-il, « est un moyen d'organiser le passé pour l'empêcher de trop peser sur les épaules des hommes. (...) C'est

en fonction de la vie qu'elle interroge la mort. »

Combien ces mots résonnent dans notre actualité, n'est-ce pas ? Comme d'autres ici sans doute, j'ai apprécié que l'Association des professeurs d'histoire et de géographie évoque, au lendemain de l'attaque du Hamas contre Israël, le 7 octobre dernier, « l'histoire qui pèse sur les épaules de nos élèves ». Et l'on sait ce qu'il peut en coûter à ceux qui ne renoncent pas à l'empêcher de peser trop lourd.

Moins que jamais, enfin, on ne peut oublier les mots sur lesquels se clôt le manuel que Lucien Febvre a écrit en 1950 avec son élève François Crouzet et qui est resté inédit jusqu'à ce que le manuscrit soit retrouvé dans une valise et édité par Denis Crouzet en 2012. À ce qui se voulait un « manuel d'histoire de la civilisation française », l'éditeur, Albin Michel, a donné pour titre une phrase tirée du texte, et de celles qui résumaient le mieux le propos des auteurs : *Nous sommes des sang-mêlés*. Les derniers mots du livre associent, à l'adresse des élèves, un rappel et un appel : « Parmi ses ancêtres, quel Français ne compte des hommes et des femmes de cent souches différentes ? Il y a un mot, dans la devise des hommes de 1789, qui signifie cela. Un beau mot. Ne l'oublie jamais : FRATERNITÉ⁵. »

C'est précisément pourquoi je voudrais partager ce prix avec celles et ceux qui m'ont fait l'amitié de se rassembler ce soir autour de moi. Toutes et tous, même celles et ceux qui ne sont pas ou n'ont pas été professeurs, ont en partage le sens de la fraternité. Ils ont fondé sur elle leur foi laïque, la conviction avec laquelle, chacune et chacun à sa manière, avec son talent propre, ils créent, agissent, militent pour une éducation humaniste, émancipatrice, soucieuse d'élever avant tout les plus abaissés des enfants, ceux qui ont le plus besoin d'eux. Les professeurs ont eu ces derniers temps trop d'occasions de penser qu'il existe, entre les paroles et les actes des détenteurs successifs de l'autorité en matière d'éducation, un écart où la confiance, proclamée avec une fréquence qui pourrait suffire à éveiller le doute sur sa solidité, ressemblait étrangement à la défiance. Or l'hommage qui a été rendu ce soir à l'écriture de mon livre, c'est à elles et eux qu'il est dû. Les vertus et les talents qu'il m'a été permis de découvrir dans les établissements scolaires de l'académie de Besançon, je les sais répandus en pareille abondance dans toute la France. C'est grâce à la sérénité, aux espérances que cette certitude me donnait que j'ai pu trouver les ressources morales pour ajouter aux tâches quotidiennes du recteur la rédaction de ce livre. Car l'héritage de Clemenceau, si nous le reconnaissons pour nôtre encore aujourd'hui, n'est pas dans la priorité donnée à tous coups à la recherche de la communication la plus efficace ou la plus habile. Ce qu'il nous procure d'abord, c'est le courage de la vérité et la volonté de ne céder devant aucune fatalité invincible seulement parce qu'on la croit telle. »

5. Lucien FEBVRE et François CROUZET, *Nous sommes des sang-mêlés. Manuel d'histoire de la civilisation française*, présentation de Denis et Élisabeth Crouzet, Paris, Albin Michel, 2012, p. 293.